

L'ABBÉ THOMAS MOREAU

J'ÉTAIS à causer, l'autre jour, avec un ami sur notre bon vieux temps de collège, ce second foyer paternel du jeune homme.

Bien des souvenirs, relatifs aux personnes et aux choses, se présentent à notre esprit durant la conversation : les événements plus ou moins importants qui avaient eu lieu durant notre cours d'études, les promenades au *Lac* et les glissades à la *Croix*, les tournois aux jeux de *paume* et de *barre*, les séances académiques, enfin les élèves qui s'étaient le plus signalés par leurs talents et par leurs succès.

Entre autres personnages dont nous aimions à évoquer le souvenir, était l'abbé Moreau, qui figure en tête de cet article. On s'accordait tous deux, mon ami et moi, à dire que cet abbé était la figure peut-être la plus remarquable de toutes celles qui ont passé sous le toit du séminaire de Nicolet. Puis on regrettait cette mort prématurée arrivée dans la force de l'âge et du talent. Quelle belle partie de sa carrière encore à parcourir ! Quel bien n'eût-il pas fait dans l'espace de vingt ans ! Un autre regret se mêlait à celui-là : on trouvait que cet homme si distingué n'avaient pas encore reçu un hommage digne de sa valeur et de son mérite. Quelques plumes avaient bien décerné à la hâte des louanges certainement justes ; mais ces notices manquaient d'ordre, n'avaient pas de vue d'ensemble, et plusieurs traits de la vie de l'illustre professeur du séminaire de Nicolet avaient été laissés dans l'ombre ou n'avaient été qu'à demi dessinés.

A la suggestion pressante de mon interlocuteur ami, je viens donc essayer ici de remplir cette lacune.

Je ne le fais pas, toutefois, sans éprouver un sentiment d'inquiétude ; car, d'un côté, je connais le haut mérite de notre cher ami défunt, et de l'autre je connais aussi mon peu de titres à entreprendre une pareille tâche. N'importe, je tente l'aventure, guidé par un sentiment d'amitié et de justice. Heureux et bien récompensé serais-je si je puis intéresser quelque peu les lecteurs du *MONDE ILLUSTRE*, ainsi que les chauds et nombreux amis de l'illustre défunt.

L'abbé Moreau était un de mes contemporains de collège. Je me rappelle encore la sensation que fit son entrée dans le séminaire. Il n'avait pourtant pas un extérieur bien imposant ; c'était le contraire plutôt qui se faisait remarquer. Mais il était reconnu déjà pour un élève intelligent, même très intelligent. L'avenir confirma bientôt les dires de la renommée.

Il se plaça tout de suite à la tête de ses confrères, et fit deux classes en une seule année. Il répéta le même jeu l'année suivante. Dans ces deux années, il manifesta une intelligence supérieure dans l'étude et la connaissance des langues latine et grecque.

Arrivé en belles-lettres, il montra son aptitude pour la composition littéraire, et toujours, dans les concours hebdomadaires, il arrivait au premier rang. Aussi, ses confrères avaient fini par ne plus compter avec lui. Ils tâchaient de lutter entre eux, et lorsque l'un d'eux s'élevait au second rang de la classe, il se croyait au pre-

mier. Leur condisciple était donc regardé comme tout à fait hors de concours.

En science, en philosophie intellectuelle surtout, notre ami donna la mesure de son intelligence distinguée. Il dévora les cours classiques qui étaient dans les mains des élèves, et fit voir bientôt à ses professeurs qu'il fallait à cette vaste intelligence des études plus étendues, plus sérieuses.

Son cours d'études fini et ayant décidé d'entrer dans l'état ecclésiastique, les messieurs du séminaire s'empressèrent de lui offrir l'enseignement dans une classe. Mais l'embarras était grand. Quelle classe lui donner ? Celle des lettres ou celle des sciences ? Il était extrêmement apte à enseigner dans les deux genres. On se décida pour la première. Il fut successivement professeur de belles lettres et de rhétorique.

Ayant alors la liberté de regarder dans les grands cours de littérature de la bibliothèque du séminaire, il parcourut rapidement tout ce champ des lettres : La Harpe, Le Batteux, Rollin, Quintilien, Blaire, Mgr Dupanloup et plusieurs autres

dans les lettres, on jugea à propos de lui confier l'enseignement important de la philosophie intellectuelle. Le vaillant professeur accepta volontiers la position nouvelle, et se livra avec un redoublement d'ardeur à l'étude de la philosophie.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les cours classiques modernes, et les avoir scrutés et analysés, il ne se sentit pas satisfait. Il lui fallait quelque chose de plus complet, de plus étendu, de plus élevé. Il ouvrit donc le livre du philosophe des philosophes, le livre du théologien des théologiens, la fameuse *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

A peine eût-il entrevu le plan de cet incomparable ouvrage—l'existence de Dieu, le mouvement de l'âme vers Dieu, le Christ, voie par laquelle l'âme s'élève et s'unit à Dieu—à peine, dis-je, eût-il entrevu ce magnifique plan de la Création et de la Rédemption, véritable clef du mystère de la vie, qu'il fut ravi et tourmenté d'une faim et d'une soif de l'étude de saint Thomas, telles qu'il en perdait presque le boire et le manger.

Il était constamment préoccupé de sa chère *Somme*. Il avait toujours le regard de la pensée vers ces horizons splendides de la vérité et de la foi. Il ne parlait plus enfin que de saint Thomas...

Il me disait souvent : « Mon cher ami, vous ne sauriez croire combien cette étude me fait du bien. Non-seulement j'y acquiers des connaissances et des lumières pour mon esprit, mais j'en retire encore un grand amour pour Dieu. Jamais je ne me suis senti aussi dévôt. »

Aussi, quand l'occasion s'en présentait, qu'il était beau de lui entendre développer une thèse de la *Somme* ! Son œil s'animait, sa voix s'élevait graduellement, sa figure, d'ordinaire terne, pâle, se colorait quelque peu, sa phrase prenait une allure éloquente, et l'on restait sous le charme de cette effusion savante.

Quelquefois, dans un cercle de confrères ou d'amis, la conversation tombait sur quelque sujet d'histoire, de philosophie, de théologie, de politique, etc., etc., chacun prenait part à la conversation, émettait son avis.

L'abbé, placé dans un coin de la salle, suivait silencieux les commencements de la joute. Lorsqu'il venait à remarquer quelque appréciation risquée, boîteuse, il entrait tout doucement dans l'arène, et tontait avec calme de rectifier l'avancé. Si l'interlocuteur avait le courage de regimber quelque peu, l'abbé, de son côté, augmen-

tait quelque peu le ton et serrait de près son raisonnement. A ce moment là, plus d'un discutant se retirait de la lutte ; on écoutait avec surprise et intérêt l'explication lumineuse donnée par le savant professeur. Et si, par malheur pour un ou deux champions qui osaient résister, la discussion menaçait de se prolonger, alors le célèbre abbé donnait un fort coup d'aile et s'élevait à des démonstrations d'une grande hauteur. Il déployait toutes les ressources de son savoir : l'histoire, la philosophie, la théologie, la poésie, étaient tour à tour exploitées, suivant le sujet et le besoin, d'une manière admirable, et bientôt les derniers lutteurs succombaient... La voix seule du redoutable athlète se faisait entendre, et alors se vérifiait le fameux vers de Virgile :

Conticue omnes, intentique ora tenebant.

Heureux encore les témoins du spectacle, lors-



L'ABBÉ THOMAS MOREAU

dont les noms m'échappent. Il apprit par cœur une grande partie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Bossuet et de Fénelon.

Aussi, après deux ou trois ans d'enseignement, c'était prodigieux de l'entendre dissenter sur la littérature.

Les élèves, qui ont fait sous sa direction leurs cours de belles-lettres et de rhétorique, ne tarissent pas en éloges sur les explications et les conférences magistrales qu'il leur donnait.

Avec cela notre abbé s'exerçait aux compositions en vers et en prose. Il écrivait à un ami aussi facilement dans la langue des Dieux que dans celle des simples mortels ; et les vers latins, voir même grecs, tombaient de sa plume comme les vers français.

Après une douzaine d'années d'enseignement